

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Carole David, Francis Catalano

Hugues Corriveau

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37251ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2006). Compte rendu de [Carole David, Francis Catalano]. *Lettres québécoises*, (121), 38–39.

Carole David, *Terra vecchia*,
Montréal, Les Herbes rouges, 2005, 64 p., 12,95 \$.

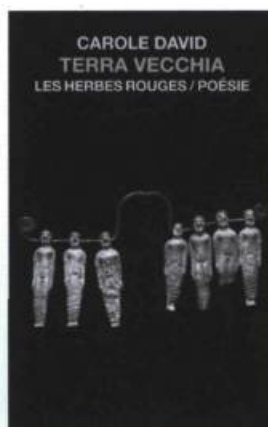
Terre ancestrale et enfance intérieure

Revoir le jour d'aimer.

L'origine du monde, de soi, de l'amour passager, toutes origines interrogeant le temps immédiat, voilà bien ce à quoi s'attarde ici Carole David dans son *Terra vecchia*.

RENCONTRE DU TEMPS PREMIER

Voyageant en soi et dans le monde, la poète vient ici interroger les débuts de tout, des sentiments comme des naissances ; « J'ai la peur d'être abandonnée / Sur le bord d'une route / La blessure s'ouvre, se referme / La nuit je veille les morts et les vivants » (« *Terra vecchia* », p. 29), nous confie-t-elle avec une crainte, dirait-on, d'ameuter l'angoisse et la perte éventuelle de l'être aimé, des êtres qu'elle ne tient pas pour acquis. N'est-il pas vrai que « Le chœur des femmes / Répète une histoire antique / Celle de la vipère introduite / Dans le ventre des filles nubiles » (*Ibid.*, p. 49) ?



DU DÉSIR DE DURER

Ce recueil est en mode mineur, tout à l'écoute de l'émoi. La poète voyage, rencontre quelqu'un et pense à ceux qui sont nés dans ces terres inconnues qu'elle visite en repensant l'essentiel besoin des êtres humains de se savoir, de se connaître et reconnaître, de fouiller les sources vives qui se déploient dès lors qu'un sentiment surgit. « Ainsi en est-il de nos origines / Terres laissées en friche / Sur lesquelles des maisons sont érigées / Sans que nous puissions y pénétrer » (« *Ritorno* », p. 59), dit-elle encore, essayant de réconcilier passé et présent.

LE PRÉSENT ABSOLU

Malgré ce retour sur les traces ancestrales et archéologiques qui s'inscrivent dans la pierre des lieux visités, Carole David tient constamment à garder sa langue dans l'urgence de la contemporanéité qui l'entoure. Elle croisera donc des « Centurions chaussés d'Adidas » (*Ibid.*, p. 59) ou communiquera « [...] avec les âmes / Par téléphone » (« *Ossario* », p. 21). C'est radicalement qu'elle confronte le sentiment éphémère d'un amour de passage et ce qui surgit des profondeurs d'un seul regard, venu de la mère, remontant jusqu'à soi, se donnant tout entier dans ce qui de nous peut être aimé ;

*Les revenants de la Terra vecchia
Nous ont encerclés
Quelque chose d'étrange s'est produit*



*Le sang coulait
Entre mes jambes
Était-ce en souvenir du viol de ta mère
De ta naissance
Dans une maison de contadini
Sur la terre battue
Ou de ma mère malade
Les intestins noués par ta présence
S'élevant au-dessus de nous* (« *Terra vecchia* », p. 35)

Il n'est pas simple d'assumer ainsi l'entièreté de l'être, à la fois soi et l'autre dans le rapport de tendresse qui vient parfois chavirer le cœur.

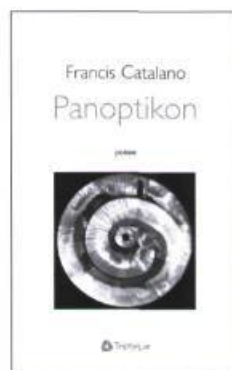
UNE DOULEUR VENUE DE LOIN

« D'où venait cette souffrance / Cette mélancolie / Sans source réelle » (*Ibid.*, p. 40) qui poussent Carole David à écrire en un très beau recueil d'une grande économie de moyens les émois fragilisés quand l'étranger nous étreint ? Quelle que soit la réponse à cette question, voici un livre tout en douceur sur la découverte de soi et de lieux inconnus que le hasard déploie.

Francis Catalano, *Panoptikon*,
Montréal, Triptyque, 2005, 118 p., 17 \$.

« Pis-toi [...] pues-tu ? »

Ou comment jouer avec ses nerfs : « ça y est tu pues. »



Catalano veut dénoncer par le biais de la poésie l'abrutissement que les écrans font subir aux vivants. Il copie ainsi des messages électroniques, décrit des vitrines, s'adresse au lecteur pour lui faire la morale, etc. :

Il continue d'écrire des poèmes crus, pauvres à la limite, privés d'ornementation en tout cas, qui traitent d'anti-matière poétique, de marchandisation, de commerce, de mondialisation, de sport, de tout ce qui, en bout de ligne, prête au quotidien sa forme infléchie. (« à propos », p. 11)

Et le voilà qui parle à la limite, toute limite, d'une angoisse et de la certitude d'être vu, cerné, disséqué par Big Brother, et éventuellement par moi :

*dans ce que je lis je m'attends
à ce que cela lève les yeux sur moi
je cherche partout l'article, l'entrefilet
le vers, l'enjambement, la césure
qui me dira enfin : « voilà qui tu es,
ce regard sans visage, c'est toi ».
Je cherche qui je suis dans le miroir des mots
d'où le malaise du poète
lorsqu'il lit un critique de son livre* (« 29.12.03 », p. 18)

Il faut prendre cela avec un grain de sel, ou autre chose, car l'humour de Catalano, la dérision, le cynisme de Catalano ne se mesurent pas à une simple déclaration, mais bien au détournement des mots, des vers, des enjambements, de tout ce qui fait la panoplie habituelle des poètes ordinaires.

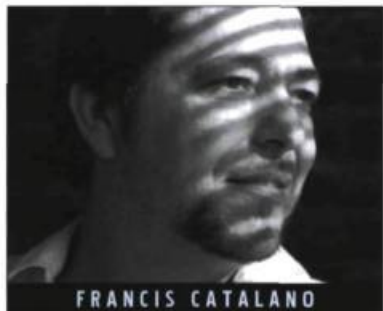
« PASSIF PASSEUR »

Mais ce qui est étrange dans tout cela, c'est que, ne se refusant rien, Catalano n'essaie même pas de faire du neuf avec du vieux. Que cela ait été fait des centaines de fois du temps, naguère vivant, du structuralisme ou de ladite « nouvelle écriture », il s'en fiche, il s'en tape, il ne se fait pas moins plaisir pour autant :

.....
.....
.....

.....
.....
.....

(« *odobenus rosmarus*
(morse) extinction de voix
/ en voie d'extinction »,
p. 22)



FRANCIS CATALANO

On ne me dira pas que ce n'est pas éloquent ! Et dire qu'il y en a pour penser que les critiques citent trop !

DU DÉSORDRE OPTIQUE

Le regardant ou le regardé sont alors pris dans le piège des sigles. Tout cela n'est pas simple, car Catalano nous donne aussi des textes en italien et les traduit de façon libre ; là encore l'inquiétude règne : « l'original lance des regards torves à sa traduction / traduire n'est pas trahir mais espionner sans doute / placer sous surveillance, sous écoute / comme derrière " un œil " » (*Ibid*, p. 37). On aura compris l'importance du regard qu'impose ce recueil inclassable. Vous ne me croyez pas encore, allez-y voir, allez donc en « visite chez l'oculiste » (« enter », p. 48) ;

**SOURIEZ
ON VOUS
OBSERVE**

C'est ludique, tout cela, évidemment. Mais voilà. Je ne suis pas tout à fait certain que le jeu atteigne son but, que ces facéties inoffensives altèrent fortement le désir de questionnement qui sous-tendrait, semble-t-il, cette entreprise. Dans « *sphyrna lewini* (requin marTeau halicorne) » (p. 75), on trouve cent mots, répartis sur quatre colonnes, contenant tous un « T » majuscule. Voici le début de la première : « ÉTÉTÉ / équiTÉ / hyperactiviTÉ... » etc. Mais voilà, on aura oublié dans le dernier mot de mettre le premier « t » en majuscule, ce qui est un peu benêt quand c'est le principe directeur d'un tel jeu. S'agit-il de mettre le lecteur en position de tomber dans le piège poétique du dégarni, du vacant ? Si oui, ne boudons pas notre plaisir et citons les deux premiers vers du poème « l'art d'aimer le plein (au volant d'une auto vert forêt) » (p. 95) :

10101010101010101010101010101010
010101010101010101010101010101

Ça sent le vieilli, le croupi... cela aurait pu être formidable, cela est resté bien minuscule. Avouons que toutes ces décorations un tantinet tartes oblitèrent souvent jusqu'à la dimension politique et revendicatrice sous-jacente de ce recueil.

Découvrez nos nouveautés

POÉSIE

Accents

du Canada français



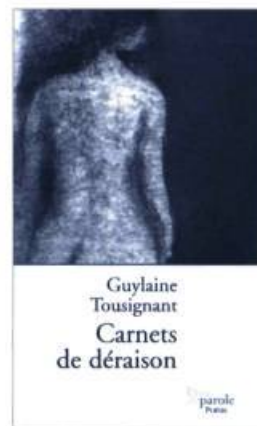
ARCHIVES DE LA PRÉSENCE
Raymond Guy LeBlanc
Perce-Neige



L'ÉCRAN DU MONDE
Brigitte Harrison
Perce-Neige



POSTE RESTANTE
Lise Gaboury Diallo
Blé



CARNETS DE DÉRAISON
Guylaine Tousignant
Prise de parole

RÉCF
Regroupement des éditeurs canadiens français

www.recf.ca
14 éditeurs sous une même bannière